

André de THAYE

(1912-1926)

Pour nous qui avons connu l'expression inoubliable de sa franche et riieuse figure, sa serviabilité toujours en éveil, son regard loyal, pur, confiant et généreux, André restera la vivante incarnation de tout ce qu'une âme d'enfant peut recéler de finesse profonde et de surnaturelle grandeur.

S'il est une discipline qui, après celle de la famille et du Collège, contribua à former le caractère d'André, c'est le Scoutisme qu'il pratiqua pendant ses trois dernières années.

La vie au grand air, des jeux qui exigent, avec l'attention et l'initiative, toute la vigueur des muscles, des connaissances très pratiques et directement utiles et, par-dessus tout, la loi scout, code de courtoisie et de générosité, tout, vraiment, y était fait pour l'attirer et le conquérir. Aussi, dès le début, son chef de patrouille remarquait-il : « C'est le plus ardent de tous ».

Greffée sur sa vie de collégien, sa vie scout marqua profondément cette petite âme d'élite. Il semble en particulier que ce soit à Groenenbergh, puis à Orval, dans cette atmosphère de piété vraie, de dévouement et d'oubli de soi, qu'il fut touché d'une grâce toute spéciale : de l'enfant pur et vertueux, elle devait faire un jeune adolescent dont la maturité n'était pas de son âge.

Intelligent comme il l'était, André avait bien vite compris que ce n'est pas être scout que de savoir porter, plus ou moins élégamment, un uniforme, que de connaître la science des nœuds et des pistes, ou de faire cuire son dîner sur la braise, après avoir rampé,

toute la matinée, dans les taillis de la forêt. Il comprenait qu'une âme devait se cacher sous ces allures de franche liberté et de joie. Et peu à peu, un idéal, fait de loyauté et de dévouement, se dévoilait à ses yeux.

Quand l'aumônier parlait de cet idéal, la figure de l'enfant s'éclairait. Il aimait sa devise : « Etre prêt ». Son âme vigilante l'était sans cesse. Elle se montra telle quand il fallut mourir.

L'heure de sa promesse fut une des plus belles heures de sa vie.

A Namur, le 17 avril 1924. Autour du feu de camp sur des troncs d'arbres abattus, les scouts se sont assis. Hautes flammes et gerbes d'étincelles éclairent vivement le mât de camp au sommet duquel, dans la brise de la nuit tombante, flotte le drapeau. Les chants et les danses jettent la joie sur les visages, où se jouent la lumière et l'ombre. Soudain, au rire du trappeur, succède un grand silence. Un chef s'est avancé dans la clarté éblouissante du foyer : c'est un orateur qui est un fier chrétien. Il parle. Les flancs boisés des hauts de Meuse renvoient en écho les mots sonores, paroles ardentes traduisant les sentiments de ceux qui vont promettre, avec toute la générosité de leur cœur, de mettre dorénavant l'effort dans leur vie, afin de la rendre plus utile et plus belle.

Voici que les nouveaux scouts s'avancent un par un. Tous sont bien émus. A son tour, André s'est avancé dans la lumière. Il dit d'une voix tremblante et grave :

« Je promets sur l'honneur, au mieux de mon pouvoir, de faire mon devoir envers Dieu, le Roi et la Patrie, d'aider mon prochain en tout temps et d'obéir à la loi scoutie ».

Dans les yeux de l'enfant il y a des larmes, et, dans son cœur, une résolution énergique de tenir ses engagements.

Il les a tenus.

Il fut de toutes les réunions, en hiver comme en été. Il fut de tous les campements : Namur, Chiny, Maredsous, Groenenbergh,

Orval.

Ce n'est pas sans émotion que l'on songe aux dernières vacances d'André.

Le petit scout fit une « bonne action » qui était une noble et belle action et qui dégage une leçon poignante.

Septembre rendait magique l'abbaye d'Orval.

Le silence des ruines de l'Abbaye fut, un beau jour, rompu par d'allègres chansons de marche. Ils y venaient — oh ! pas bien nombreux ! — répondant à l'appel du chef qui avait reçu la Promesse à Namur ; ils y venaient pour servir, comme toujours. Le service était, cette fois, bien spécial ; il s'agissait de commencer à rendre habitable un coin de l'abbaye, avant d'y recevoir les quelques moines qui renouaient la tradition glorieuse d'Orval : idée magnifique, digne du grand chrétien qui l'avait conçue.

Les braves scouts se mirent au travail, un bien humble travail de déblaiement.

Près du feu de camp, au soir de la journée fatigante, le chant des patrouilles montait vers les étoiles. Il achevait la prière du soir : « Nous venons, ô Jésus, Te prier pour Te servir mieux ».

Notre André — il était évidemment de la partie, dès lors, là où il y avait à se dépenser — notre André ne « servait-il » pas bien ?

Un moine de l'Abbaye fait revivre sa physionomie à Orval :

« Je le revois encore, sous les grands pins, préparant avec l'activité d'une abeille diligente, le menu de ses frères scouts. Sa bonne humeur, sa douce serviabilité était réconfortantes. Il recevait les lazzis de ses joyeux compagnons sur ses erreurs culinaires, avec une bonne grâce charmante. Un éclat de rire coupait court aux récriminations, tant ses réparties étaient spirituelles. Mais, où il était transfiguré, l'humble petit cuistot, c'était le soir au feu de camp, quand

cette belle jeunesse se levait pour réciter l'admirable prière scoute, paraphrase émouvante du « Soyez prêts » de l'Évangile. Drapé dans sa couverture de couleur, tête et jambes nues, le regard illuminé, au feu dansant des flammes, il ressemblait à un petit Tarcisus des catacombes, portant sur son cœur la divine Eucharistie et prêt à donner sa vie pour la défendre. Un soir il me révéla une face de son âme. Il s'était offert pour m'accompagner au château d'Orval chercher les ornements nécessaires à la messe du lendemain. Les scouts m'avaient demandé de la célébrer dans les ruines, sur l'emplacement, jadis profané, du maître-autel de l'Église de la Vierge, où, durant de longs siècles, les mystères de l'immolation du Christ Rédempteur furent consommés. André m'interrogea avec une curiosité sympathique sur l'idéal de la vie religieuse et sur l'esprit d'immolation monastique. La valeur salvatrice de la souffrance semblait particulièrement l'intéresser. Ces demandes étaient timides, mais empreintes de sentiments si profonds pour un enfant de cet âge, que j'en fus frappé. Il me promit de revenir à Orval, quand l'essaim de moines blancs aurait à nouveau renoué la chaîne de prières et de sacrifices que, seule, la main sacrilège des révolutionnaires avait brutalement interrompue.

« En attendant, c'est pour renouer cette tradition sacrée d'Orval, c'est pour hâter le retour des moines blancs, que le vaillant petit scout se fatigue au long de ses journées de vacances. Et cela est profondément émouvant. Un enfant — et l'enfant c'est l'avenir, c'est une promesse d'avenir — travaille à ressusciter un passé mort. Le petit chevalier moderne se fait, à sa façon, bâtisseur d'abbaye. Avant de partir pour quelque grand service les chevaliers, ses aïeux, y faisaient leur veillée d'armes devant l'autel de la Madone ».

Et tandis qu'il peine à une œuvre de vie, la mort le guette ; elle le frappera avant six semaines.

Travaille, petit ouvrier d'une noble tâche ; soulève cette pierre et brouette ce tas de sable et souffle sur le feu qui fait chanter la marmite... et rayonne ta joie innocente autour de toi.

Tu fais ta bonne action. La mort va t'enlever, mais tu es prêt.

Il est dans les ruines de l'Eglise de Notre Dame d'Orval, un pan de muraille percé de fenêtres romanes, au-dessus desquelles s'épanouit, comme un espoir qui ne veut disparaître, une belle rosace de pierre. Elle fait le charme de ces ruines.

Toute de pureté et de générosité, l'âme d'André s'épanouissait dans la joie de vivre, de jour en jour meilleure. Mais dans les desseins adorables du Maître, il fallait les souffrances et les larmes, il fallait la ruine du pauvre petit corps de chair pour l'épanouir pleinement...

Le vendredi 29 octobre 1926, à quatre heures du matin, après avoir enduré de terribles souffrances, André rentrait à la Maison.

Demandons à ce cher petit frère scout, notre modèle à tous, de vouloir bien intercéder pour nous auprès du Cœur de Dieu, et de nous obtenir à la fois d'imiter sa sainte vie et d'enrichir beaucoup d'âmes de cette active, douce et totale générosité dont brûlait la sienne.